

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

No education

André Goulet

Volume 35, numéro 3 (207), juin 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1993). *No education*. *Liberté*, 35(3), 112–117.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

EN TOUTE LIBERTÉ

ANDRÉ GOULET

NO EDUCATION

He had no conception of a twelve-bar blues. It could be eight-and-a-half, thirteen-and-a-quarter or what have you. The musicians would be all over the place. But he had a wonderful feeling.

Bobby Shad

Sur la carte, on n'y voit nib de nib ou à peu près — à moins de se la foutre à deux doigts du nez, la mappe, de la scruter de part en part, loupe en main, yeux sénilement plissés. Pourtant elle existe, cette petite ville de l'Alabama, aux environs de La Grange, où les grosses femmes, la nuit, font craquer leur berceuse sur les vieilles planches du perron ; où les pompes à essence, toutes déglinguées, ne pompent plus l'essence des réservoirs que-je-parie-qu'ils-sont-vides ; ce patelin, enfin, où nous comptons dormir, ma blonde et moi, en bordure d'une petite rue tranquille, avant de comprendre à quel point nous faisons tache blanche dans la nuit noire des Noirs.

Où donc étions-nous ? À Opelika. Opelika, pour couper court, est une mamelle dont on ne peut rien tirer, que têtent désespérément des lèvres gercées : ni plus ni moins, un ghetto. Toujours pour couper court, précisons

qu'à cette étape du voyage, nous avions nous aussi les lèvres gercées.

C'est qu'elle était folle, notre escapade : 7300 kilomètres en 21 jours, à bord d'un minuscule *pick-up* Ford Courrier bleu bébé 1980 (c'était en 1991), qui ne consommait pas moins d'un litre d'huile aux 100 kilomètres ! Bien sûr qu'elle était folle : mais un rythme nous poursuivait, que nous-mêmes poursuivions. Un rythme à la fois bien en deçà et bien au-delà des trois coups du destin de Beethoven, que nous avions, soit dit en passant, poussé sous nos roues bien avant ce voyage, lui qui n'aurait rien compris — nous en avons la conviction ferme — à la musique de notre idole.

Hopkins, vous connaissez ? Non pas Sir Frederick Gowland Hopkins, qui a jeté, m'apprend-on, quelque lumière sur la bière, plus exactement sur la levure de bière, qui lui permit de découvrir la glutamachin... Plutôt cet autre Hopkins : la lumière à sa source. Vous connaissez ? Non ? Eh bien cet homme-lumière que Beethoven ne connaissait pas non plus (les trois coups du destin ayant frappé celui-ci un bon siècle avant que n'arrive celui-là) et qu'il n'aurait de toute manière pas compris (parce que Beethoven ne pouvait pas comprendre un homme qui n'entendait rien à une notion aussi simple que les temps musicaux), cet homme, je disais donc, a pour nom Sam, dit Lightnin' Hopkins. Un homme simple, cela va de soi, qui n'entendait rien à la théorie mais avait sa propre compréhension des choses du monde, à commencer par la lumière, que vous et moi avons dû, devons encore, nuit et jour, nous approprier un peu plus, ne serait-ce que pour souffler dessus comme sur la chandelle d'un gâteau. Eh bien cette lumière, Hopkins en a fait sa chose de par les moyens de son rang : le blues. Rien de cochon, rien de *crooner*. La musique ramenée à sa juste dimension. Une voix, rarement plus de deux ou trois instruments, des notes

au corps dense, sans fausse hauteur, presque à ras de terre, qui ne vont pas en forêt comme des fantômes ou des déboiseuses, mais comme des promeneuses, humbles sous la grandeur de l'arbre qu'elles prennent le temps de contempler, d'admirer, sans presse, avant de le contourner, circonspectes, déjà dans le respect de l'arbre à venir. Certes, un peu de droite ligne serait souhaitable, parfois, mais la scie à chaîne des symphonies et des opéras, Hopkins ne connaît pas. Si un arbre vient à s'imposer à lui avec une trop grande force, alors il s'arrête, comme au milieu d'un souffle, d'une contraction... Ce temps suspendu que devrait remplir le cri du nouveau-né, qui ne vient pas, est chargé d'une humilité propre aux individus tenus en échec. D'autres fois cependant, la promenade est plus heureuse et s'achève sur ce qu'on pourrait appeler une finale, sans l'aspect définitif qu'on lui connaît toutefois. Mais partout et tout le temps, il y a cette lumière qui accompagne cet homme, qui à son tour m'accompagne comme un père. Un père lumineux, loin des eaux sombres de l'alcool où, ivre mort, mon mien père s'amusait à faire de la drave lors de ses soi-disant parties de pêche ! Et-glou-et-glou-et-glou : à prendre à la légère, nous enseigne le bon vieux folklore québécois. Si au moins il avait pu couler, mon cher père. Mais non ! Chaque fois il se ramenait avec ses gros poisons sous son gros ventre baveux. Une prise pour chaque bière ingurgitée, telle était sa devise (à moins que ce ne soit l'inverse). Du poisson, il en prenait, je vous en passe un papier. Enfin, vous voyez le genre ? Vous voyez de quoi je suis né ? Jamais mon père n'ouvrait un livre. Sauf une fois ce gros livre bleu, bible des A.A., où sont à jamais disculpés les trop facilement pardonnés alcooliques, ces néfastes égouts ravaleurs d'alcools et de narcotiques, responsables de rien, malades, les pauvres, complètement malades, oui. Bien sûr, outre ce livre, il lisait, mon père, surtout du temps où la page 7 n'était

pas à lire, mais à voir, à contempler (y posaient de petites danseuses nues discrètement livrées à domicile, *sous couvert* pour ainsi dire), le très analytique *Journal de Montréal*. Pauvre, Québécois et ignare de souche, tel était donc mon père, qui me fit malgré cela, moi qui fus malgré lui. Comment donc, voulez-vous bien me dire, pourrais-je être sensible à la misère richement exprimée ? Franchement, le tourment de Beethoven me laisse de glace ; je n'y peux rien, c'est inné chez moi, en tout cas précocement acquis. Si encore j'étais tombé sur un père comme Hopkins ! Incarner la lumière était la chose la plus grande et la plus humble que pouvait tenter cet homme sans lumières, et il l'a fait. La misère et l'humilité ont leurs grandeurs que mon père ne connaît pas :

*I can't read
Can't even write my name
Yes but it ain't your fault
Poor Lightnin' is to blame
I went to school only one day*

En fait, ce qui sauva Hopkins est précisément ce qui noya mon père : la conscience historique. Même dans les familles pauvres, *surtout* dans les familles pauvres, on vous apprend à traverser la rue avec prudence : à regarder des deux côtés, à voir ce qui vient sur deux fronts, surtout à savoir distinguer ce qui vient de ce qui va. Pour mon père, c'en était trop. Ne supportant ni d'où il venait ni où il allait, il choisit de se geler la conscience comme d'autres gelaient son salaire. Il se la gela si bien, la conscience, qu'il mit quatre années à se *relever* d'une simple intervention chirurgicale, quatre années qu'il ne vit pas, quatre années sans passé ni avenir, années larvaires, en somme, où le terrible fait qu'un père de deux enfants, à force d'ivresse, n'a plus, par moments, que ses quatre pattes pour se déplacer, devient chose ordinaire.

Et-glou-et-glou-et-glou : à prendre à la légère, nous enseigne le bon vieux folklore québécois.

À l'été de 1991, cela allait bientôt faire une ronde décennie que Hopkins, ce fier Texan, était mort. Or le Texas s'avéra trop loin, et surtout trop chaud (en plein juillet !) pour notre fragile ferraille. À New Orleans donc, où il ne fait guère moins chaud malgré les quelques heures qui séparent la ville de la frontière texane, pas moyen de trouver un seul disque de Hopkins, dont on ignore tout là-bas, jusqu'à l'existence. Dans le *French Quarter*, on tente de s'enquérir, auprès d'un jeune Noir louisianais, s'il n'est pas un bar tout indiqué où l'on pourrait entendre du blues : il ne sait pas, mais sa mère, elle, saurait. Nous errons donc, découvrant le quartier à l'oreille. C'est à cette promenade hasardeuse qu'on doit notre rencontre avec *Rooster, the one man blues band*, le seul dans tout New Orleans (j'exagère à peine) à pouvoir rattacher une musique au nom de Hopkins. Sur notre requête, il accepta même de prêter sa voix à ces mots que mon père ne connaît pas en raison du handicap que l'on sait :

*Thousand years my peoples were slaves
When I was born they teach me this way
Tip your hat to the peoples
Be careful son about what you say*

Le même été, ma blonde et moi sommes passés de Bourbon Street à la rue Saint-Denis. Ici, chez nous, *au hasard de l'oreille*, une voix nous a interpellés, une voix portée par une musique des instincts premiers, une musique qui pousse à même la terre et qui fleurit sans prétention, comme ce coton que les Noirs ont enfoui au fond de la gorge, au creux de la voix, dans ce *quelque part* qui fait que le blues chanté par eux, ma foi, ça vous

pénètre comme une huile chaude sur la peau. Cette voix suppliait :

Please call the doctor !

comme pour faire écho à ces deux vers de Hopkins, parmi les plus beaux :

*Sad when you're sick and home alone
Won't nobody come around*

Chose heureuse, cette voix était celle d'un gros gars d'Québec, un dénommé Bob Walsh, dont la sortie d'un disque est attendue. À prendre à la légère ? Non. Cette fois, point de folklore.